

quable vous fasse apercevoir que vous passez à côté d'une notabilité.

Mais le soir arrive et avec lui le règne des femmes. Les affaires, qui tout un jour ont ridé le front des hommes, sont remises au lendemain. On réfléchit à l'emploi d'une soirée, et quoi de meilleur pour dévorer ces longues heures de brouillard et de froid que le théâtre, seul plaisir dont la vogue ait quatre mille ans de date, sans menacer de s'affaiblir? Je parle contre l'opinion des directeurs et des journalistes; mais je n'ai pas les mêmes raisons que ces messieurs, pour croire à la ruine de l'art dramatique, n'ayant pas plus de capitaux à compromettre que d'ouvrages morts à déplorer.

Vous arrivez donc au théâtre, et voici qu'à peine échappés aux cerbères aboyants de la porte d'entrée, c'est à l'ouvreuse que sont confiés vos destins. Vous êtes à elle pour quatre heures. Prenez garde! votre air, votre tournure, vos inflexions vocales en faisant valoir vos droits, le billet à la main, vont décider du plus ou du moins de bien-être dont vous jouirez. Un geste, un regard vous condamneront à n'entrevoir la scène que de côté, derrière un double rang de chapeaux étagés d'énormes *dahlïas*, ou vous auront valu de choisir entre une loge placée de face, solitude philosophique où vous pourrez médi-

ter, et la société de deux jeunes femmes, qui vous feront place avec empressement. Votre amour-propre fera son profit de la réception.

La finesse du regard d'une ouvreuse va plus loin que vos traits; elle fouille insolemment dans vos poches, elle perce le filet de votre bourse, elle en voit le contenu; surtout elle sait apprécier avec quelle facilité vous pouvez en faire glisser les coulants, ou si le nœud des cordons est tellement serré, qu'il soit impossible de le défaire. D'abord, c'est par un refus qu'elle vous éprouve: « Toutes *ses* places sont louées, toutes ses loges sont remplies, » et au besoin une feuille paraphée, un écriteau mis au-dessus de chaque porte, vont lui servir de pièces à l'appui. Mais essayez de la séduction, et après un moment de réflexion savamment calculée, il y aura encore un *petit coin*; une loge restera vide qu'elle avait oubliée de proposer à *monsieur*. Puis, c'est *le petit banc*, qui vous arrive, offert avec une profonde connaissance du cœur humain. N'ayez pas peur qu'elle vous dise: Voulez-vous un petit banc? — Elle s'adresse à madame, et lui dit d'un air naturel: Madame veut sans doute un petit banc? Cela n'a pas l'air d'une offre de services, c'est un désir qui ne pouvait manquer d'être exprimé, et qu'elle a le mérite d'avoir prévenu. Alors, libre à vous de mieux aimer dix sous

dans votre gousset, que de reconnaître un procédé si délicat ; mais si vous refusez, un air froid et poli sera votre première punition, en attendant une occasion meilleure, et si vous revenez au même théâtre, vous pourrez, comme certain ministre de la restauration, dont le nom m'est échappé, apprécier la distance énorme qu'il y a du *droit* à la *convenance*.

Puis viendra la longue série des impôts volontaires en apparence, et forcés en réalité. C'est un bouquet de fleurs que votre compagne ne peut se dispenser de sentir... et de garder ; c'est votre manteau dont on vous débarrasse avec vitesse ; c'est le châle et le chapeau de madame ; c'est votre parapluie soigneusement mis à l'écart, à côté de vos claques qui vous fatigueraient les pieds ; c'est le journal-programme ; c'est la facilité qui vous est offerte de ne quitter le théâtre pour aucune raison. Tout cela vaut de l'argent, et tout cela est laissé à l'arbitraire, pour que votre caractère ait le loisir de se déployer en bien ou en mal. L'expérience est chose profitable quand on possède la mémoire des physiologies. Au reste, il vous faut savoir que l'administration ne donne rien à l'ouvreuse, que la chance de ces bénéfices incertains ; et malgré ce défaut d'avantages fixés, ces places sont recherchées avidement. Dans plusieurs théâtres,

même, la vénalité de cette charge a survécu à 1789. Ceci vous explique comment, si vous vous adressez, pour entrer dans une loge, à l'ouvreuse qui ne la compte pas dans sa division, elle vous priera d'attendre le retour de sa compagne, et se gardera bien d'empiéter sur ses droits. La finesse n'empêche pas la probité.

L'ouvreuse déteste le journaliste, d'instinct et cordialement. D'abord le journaliste est garçon ; il n'a pas de femme à laquelle on puisse rien offrir ; sa maîtresse, il ne la conduit jamais à son théâtre. Et puis, je ne sais si ce droit d'occuper toutes les places sans payer à la porte, ne paraît pas un abus à l'ouvreuse, bien qu'elle soit malicieusement habile à le restreindre dans son exercice. Ne serait-ce pas encore que l'opinion émise par ces *fiers critiques*, comme dit Beaumarchais, sur les pièces qu'elle aussi est appelée à juger, lui inspire une certaine antipathie contre ses auteurs trop ou trop peu indulgents ? Pour moi, j'avoue qu'obligé de choisir entre ces deux autorités également respectables, c'est peut-être à l'ouvreuse que je donnerais la palme du criticisme. Elle sait à quoi s'en tenir sur l'*ouvrage puissant et large*, sur le *drame hors de ligne*, qui ont fourni quatre recettes de cent écus, et « la pièce assez médiocre sauvée par le jeu des acteurs », qui, parvenue à la cen-

tième représentation, remplit encore la caisse. O messieurs tels et tels ! ô grandes illustrations dramatiques ! ô académiciens ennemis du romantisme ! ô jeunes hommes qui placez Racine et Corneille dans les fossiles ! quel bonheur pour vous tous, que les feuilletons ne soient pas faits par les ouvreuses, qui n'ouvrent rien quand vous êtes affichés !

La politesse, le savoir-faire et la complaisance varient chez l'ouvreuse, selon chaque théâtre, et à divers degrés. J'ai formulé soigneusement la proportion, et je crois pouvoir indiquer l'apogée de ces qualités dans les couloirs de Feydeau, et leur somme inverse aux portes des loges du Gymnase. C'est à ce théâtre, aristocratique par excellence, et privilégié pour l'ennui, que l'ouvreuse tranche admirablement par ses manières sèches, hargneuses et souvent impolies, avec le répertoire ambré, les acteurs de sucre de pomme, et les spectateurs confits de l'endroit.

Voici la partie la plus délicate du sujet. Nous avons à considérer les mœurs publiques dans leurs rapports avec les loges fermées. Il faudrait être vrai, sans risquer de se brouiller avec personne ; mais un souvenir est là, qui me gêne comme la conscience d'un malhonnête homme. Pour avoir parlé, en 1818, d'un billet

doux glissé par une ouvreuse, au théâtre de Bordeaux, M. de Jouy, l'ermite voyageur en province, fut actionné devant les tribunaux compétents par la victime de ses observations. Or, comme il y a à Paris, quelque dix-huit théâtres, dans chacun à peu près dix ouvreuses, et que les juges de 1832 ont trop d'affaires pour s'occuper promptement de ces misères, absorbés qu'ils sont par les écrivains séditieux, je ne me soucie pas de rester quelques mois sous le poids d'une accusation de calomnie, et je me vois forcé d'être extrêmement circonspect là dessus : il est bon d'ailleurs de laisser quelque chose à deviner.

Une ouvreuse de loges ne glisse point de billets doux ; d'abord, parce qu'il n'y a plus de billets doux, ensuite, pour éviter le double emploi. Pourquoi, s'il vous plaît, demanderiez-vous à une femme un quart d'heure de tête à tête, quand vous avez toute une longue soirée à vous presser contre elle, à écouter son souffle, à partager ses émotions ? une loge, n'est-ce pas un boudoir commode à soupirer ? quel valet intelligent, quelle adroite femme de chambre eussent mieux disposé cet espace étroit, où vous pouvez faire de l'éloquence avec des yeux où des pantomimes ? Voyez-vous comme toutes ces chaises sont placées avec art, comme l'éloignement de ces banquettes est tour à tour indulgent ou con-

venable? Point de voisin qui vous gêne, point de laquais incommodes, penchés sur une porte entrebaillée, et cherchant à vous surprendre. Vous êtes chez vous, et plus en sûreté : l'ouvreuse ne vous regarde pas, ne veut pas vous regarder ; l'ouvreuse a vingt loges sous sa surveillance. Je sais bien que personne n'est mieux placé qu'elle, et si l'habitude ne lui avait affadi tout le sel de ces découvertes de hasard, elle aurait, certes, matière à raconter. Il y a une charmante chanson de M. Scribe, qui a couru manuscrite dans le monde, et que je ne vous dirai pas. Si les belles dames du Gymnase qui la connaissent, savaient que c'est l'auteur du *Diplomate* qui l'a faite, sans doute après un déjeuner de garçons, elles seraient de force à lui en vouloir. Eh bien ! la singulière position du héros de cette joyeuse folie, est justement celle que tous les soirs une ouvreuse occupe sur une plus grande échelle. Mais pour elle, c'est le pâté d'anguilles, devenu insipide à force de se répéter.

Il est tard quand vous entrez au théâtre, et tout le monde est arrivé déjà. Vous reconnaissez une ouvreuse qui vous sait par cœur et qui vous placera à votre fantaisie. Vous avez gagné ses bonnes grâces, et l'ouvreuse possède éminemment la mémoire du cœur. Sans lui rien dire, elle a deviné votre idée. Parmi les loges,

une est restée vide. Vous auriez là le premier rang, vous seriez libre, et pourtant ce n'est pas cette porte qu'elle va vous ouvrir. Plus loin, dans une baignoire, deux dames seules, ou bien une jeune femme avec son mari qui dort, ou encore un vieux bourgeois, flanqué de ses deux demoiselles, c'est là que l'ouvreuse vous introduit. Elle sait qu'au théâtre vous tenez moins à écouter la pièce qu'à jouir de la société ; d'ailleurs, habitué fidèle, vous êtes blasé sur le répertoire, et vous vous contenterez de voir à peu près. Cette haute faveur n'est accordée qu'à un très-petit nombre de personnes. Il faut bien du temps et des attentions avant d'en venir là !

Pour éviter les rapports trop intimes, trop exclusivement complaisants de l'ouvreuse avec le public, et aussi, pour balancer les petits profits des hautes places avec les gros bénéfices des loges du premier rang, l'administration fait, de mois en mois, voyager ces dames du *paradis* à l'orchestre, et réciproquement. Cela n'empêche en rien que la liste une fois épuisée, ce roulement, à la façon des Cours royales, ne ramène auprès des fidèles de vieilles connaissances dont ils savent tirer bon parti. Les quatre ouvreuses du balcon de l'Opéra ont seules le privilège d'y demeurer à poste fixe. Encore est-ce un abus de l'ancienne direction que M. Veron

parle déjà d'abolir. Ce serait le moyen d'établir légalement ces distinctions aristocratiques, qui déjà dans le monde empêchent l'ouvreuse de l'Opéra de fréquenter l'ouvreuse du Vaudeville. C'est bien le moins que l'égalité règne entre des conditions semblables.

Dans tous les sujets, même les plus frivoles, il y a des choses graves à observer, surtout lorsqu'une société s'en va comme la nôtre, faute de moralité, de croyances religieuses et de foi en l'avenir. Par malheur, dans les conditions de ce titre, la transition serait trop brusque de quelques plaisanteries inoffensives à des tableaux d'une crudité plus qu'énergique. Je laisse à l'imagination le soin de parcourir à son aise le vaste champ des conjectures, ou plutôt à l'observation de combler une lacune forcée que je m'impose. Le résultat de ce travail facile, sur les mœurs de notre époque, paraîtra au moins inattendu. Qu'on essaie de suivre jusqu'au bout la donnée effleurée par ce titre : *une Ouvreuse de loges*, et dans tous les cris de vertueuse indignation contre nos bis-aïeux, il y aura quelque adoucissement. C'est dans l'étude sérieuse des mœurs modernes qu'il faut chercher la vérité des tableaux faits de nos jours sur l'histoire d'il y a cent ans. On entasse aujourd'hui des mémoires où l'on flétrit largement la corruption des derniers siècles; et

il se dépense tant d'indignation contre le vice en perruque poudrée, qu'il n'en reste plus contre le vice habillé par Staub!

Essayez donc de prendre l'ouvreuse sur le fait, moins dans ses attributions avouées que dans sa tâche officieuse; voyez tout; expliquez-vous tout ce mécanisme savant de placements et de places, tout ce trafic de positions relatives, et puis dites si nous avons beaucoup gagné à voiler d'une gaze nos vices publics et nos débauches secrètes. Je voudrais bien vous précéder ou vous suivre, mais encore une fois, je ne dis rien de peur de dire trop.

.....
 Comme il faut en tout une moralité, je vais vous dire celle que j'ai trouvée. Le monde, c'est une baraque en planches où l'on joue la comédie sans spectateurs. Tous les hommes ont un rôle dans ce drame innombrable et éternel. Les uns se drapent à l'antique, d'autres rêvent l'avenir couverts d'habits retournés; ceux qui ont du flegme et des poumons déclament et sont vertueux; ceux qui n'ont que des passions et des vices se vautrent dans le grand borbier malgré les sermons. Rousseau, le poète, vous a dit à peu près cela; vous savez par cœur sa belle épigramme. Ce qu'il a oublié de vous dire, c'est qu'il y a aussi des ouvreuses de loges à ce théâ-

tre de confusion; ce sont ceux qui méprisent les hommes, qui servent leurs passions pour les exploiter, et qui font leurs affaires en ne s'occupant que de celles d'autrui. Ce sont, si vous voulez, les courtiers de mariage qui gagnent gros sur les adultères futurs; les courtiers de poivre et de cannelle qui trouvent un bénéfice dans les malheureuses spéculations de leurs clients; les agents-de-change qui achètent des châteaux en signant à leurs dupes des passe-ports pour la Belgique, et, enfin, les courtiers de révolutions, si bons ménagers de celles qu'ils ne font pas.

PAUL DAVID.



UNE MAISON DE FOUS.

(MAISON DU DOCTEUR BLANCHE.)



Deux belles choses, deux choses curieuses à voir et à étudier dans notre vieille Europe: un palais de rois, une maison de fous.

De ces deux demeures, laquelle préféreriez-vous habiter? Les insensés qui vivent auprès des monarques sont trop méthodiques, trop monotones; ceux qu'on relègue à Charenton ou chez le docteur Blanche, me semblent moins à plaindre. On a pitié de leur état; ils mangent, à leur